

Bibliographie

Objektyp: **ReferenceList**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **23 (1973)**

Heft 6

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BIBLIOGRAPHIE

SCIENCES
BIBLIQUES

XAVIER JACQUES S. J. : *Index des mots apparentés dans la Septante. Complément des Concordances et Dictionnaires*. Rome, Biblical Institute Press, 1972, 233 p. (Subsidia Biblica, 1).

L'auteur qui a déjà publié un « Index des mots apparentés dans le Nouveau Testament », présente ici un Index destiné non à se substituer aux Concordances et aux Dictionnaires, mais à les compléter. Il s'appuie sur la Concordance de Hatch et Redpath avec ses Addenda et Corrigenda, et tient compte non seulement du vocabulaire de la Septante, mais aussi de celui des autres versions grecques. Les mots apparentés, selon X. Jacques, possèdent des éléments communs du point de vue morphologique autant que sémantique. Cet ouvrage, destiné à permettre des études plus complètes sur les mots et les thèmes bibliques, rendra certainement service aux spécialistes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

ALFONS DEISSLER, HEINRICH SCHLIER, JEAN PAUL AUDET : *Der Priesterliche Dienst*. 1. Ursprung und Frühgeschichte. Freiburg im Breisgau, Herder, 1970, 175 p. (Quaestiones Disputatae, 46).

Ce numéro de « Quaestiones Disputatae » aborde un problème brûlant dans l'Eglise romaine, celui du prêtre, qui intéresse également les autres confessions chrétiennes puisqu'il a trait à la question du ministère, dont on sait le rôle qu'elle joue aujourd'hui dans le dialogue œcuménique. A. Deissler présente une vue synthétique du sacerdoce dans l'Ancien Testament (p. 9-80) ; il rappelle les divers aspects du devoir du prêtre selon l'A.T. (sa fonction essentielle, d'après Deut. 33 : 8-11, n'est pas d'offrir des sacrifices, mais de rappeler à Israël la révélation de Yahvé) ; il évoque les difficultés soulevées par les témoignages bibliques relatives à la tribu de Lévi, dit les transformations du clergé après l'exil (les Aaronides prennent la première place au détriment des lévites), signale les critiques que les prophètes ont adressées aux prêtres, traite également du peuple de Dieu en tant que peuple-prêtre (Ex. 19 : 6), etc. Cette bonne présentation sur un thème ardu rendra d'éminents services. (Sur ce même sujet, cf. aussi A. CODY : *A History of Old Testament Priesthood*, Analecta Biblica 35, Rome, 1969.) — H. Schlier étudie le fondement néotestamentaire de la fonction du prêtre et parle successivement : 1) du sacerdoce du Christ ; 2) de la fonction sacerdotale des apôtres ; 3) du sacerdoce du peuple de Dieu ; 4) de la fonction sacerdotale au sein de l'Eglise (81-114). Cet important exposé retiendra en particulier l'attention des spécialistes du N.T. qui diront s'il est judicieux, ou même légitime, de parler à propos des apôtres de ministère sacerdotal (priesterlicher Dienst) (p. 84, 87, etc.) et de fonction sacerdotale (priesterliches Amt) dans l'Eglise, alors qu'on reconnaît que le terme de prêtre n'est pas employé pour les divers ministères que signale le Nouveau Testament (p. 100). —

Enfin J. P. Audet, dans un aperçu historique (p. 115-175), montre comment l'Eglise, communauté des « frères » à l'origine, est devenue une institution où prêtres et laïcs se sont sentis de plus en plus étrangers les uns aux autres. — Ce bref résumé souligne l'intérêt de ce dossier, et le sérieux avec lequel les théologiens catholiques s'interrogent sur le statut du clergé.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

VINCENT TAYLOR : *La personne du Christ dans le Nouveau Testament*. Traduit de l'anglais par J. Winandy. Paris, Le Cerf, 1969, 302 p. (Lectio divina, n° 57.)

L'édition anglaise a paru en 1966 chez Macmillan. Il s'agit du troisième volume sur la personne du Christ correspondant à des cours donnés à Oxford en 1951-1956. L'auteur, décédé en 1968, s'est surtout fait connaître par un commentaire de l'évangile de Marc et par des *New Testament Essays* (1970) publiés après sa mort. La première partie, intitulée *Exégèse* (p. 13 à 152), analyse, trop exclusivement, les divers titres christologiques des écrits du Nouveau Testament, méthode illustrée vers le même temps par Oscar Cullmann. La position générale est résolument conservatrice. De Marc à l'Apocalypse, la pensée du Nouveau Testament avance de progrès en progrès : « L'interprétation christologique va se développant. Toutefois, l'impression que nous retirons de notre lecture est que ce développement n'est pas l'œuvre de l'évangéliste lui-même, qu'il est plutôt inhérent à la tradition dont il se fait l'écho » (p. 22). L'auteur paraît penser que ce caractère traditionnel est une garantie de fidélité pour ce développement. — La deuxième partie est à la fois plus originale et, nous semble-t-il, plus fragile. La conscience filiale de Jésus (mais que veulent dire ces mots exactement ?) et le dogme de la Trinité sont l'objet de longs développements aboutissant, à notre grand étonnement, à un véritable plaidoyer pour une christologie de la kénose : « Il y a eu un acte de renoncement prétemporel. Et, considéré par rapport à son dessein de salut, cet acte n'a pas relevé du Fils seul : le Père y a eu part... » (p. 283). Autrement dit, « il y a dans la personne de Jésus un Ego divin dont les manifestations sont limitées par une humanité parfaitement réelle à tous points de vue » (p. 295). Mais, si les manifestations de la divinité de Jésus sont « limitées » par son humanité, celle-ci nous est-elle encore réellement communiquée ? Admironons cependant qu'un exégète ait essayé de jeter un pont entre sa spécialité et celles des historiens des dogmes et des systématiciens.

PIERRE BONNARD.

Die Zeit Jesu. Festschrift für Heinrich Schlier. Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1970, 336 p.

L'espérance d'Israël selon les Psaumes (A. Deissler), les péchés originels selon le Code sacerdotal (N. Lohfink), la parabole du bon Samaritain (H. Zimmermann), l'idée de solidarité humaine dans le Nouveau Testament (R. Schnackenburg), le pouvoir des clefs dans l'église matthéenne (G. Bornkamm), les premiers versets de l'évangile de Marc (R. Pesch), le récit de la Pentecôte (J. Kremer), la prédication selon II Cor. 5 (E. Dinkler), « Christ notre paix », selon Eph. 2 (J. Gnllka), Jésus-Christ et la création (H. Schelkle), la foi en la résurrection dans la Lettre à Rhéginus, l'un des textes gnostiques de Nag Hammadi (H. G. Gaffron), le Royaume de Dieu du point de vue dogmatique

(P. Brunner), les charismes dans l'Eglise (J. Ratzinger), la signification de l'histoire de Jésus en dogmatique catholique (K. Rahner), philosophie et foi chrétienne chez Augustin (G. Krüger), le sens de la vérité pour la foi (B. Welte), sur un poème de Paul Celan (H. G. Gadamer), Jésus et son message dans le Catéchisme d'Isoletto (V. Kubina) ; telles sont les questions traitées dans ce volume imposant, édité sous la direction de G. Bornkamm et K. Rahner.

PIERRE BONNARD.

CLAUDE LEPELLEY : *L'empire romain et le christianisme*. Paris, Flammarion, 1969, 125 p.

Appartenant à la série des *Questions d'histoire*, ce petit volume comprend deux parties distinctes respectivement intitulées « les faits et les problèmes » et « éléments du dossier et état de la question », à quoi il faut ajouter une chronologie, un Index et une bibliographie assez pauvre. La position de l'auteur s'exprime dans cette phrase de Mathiez citée dans l'introduction : les véritables révolutions « cheminent longtemps invisibles avant d'éclater au grand jour » (p. 10). Dans cette perspective, le conflit étudié n'est ni un accident ni un affrontement officiel de surface ; le prosélytisme chrétien, qui appartient à l'essence de la foi nouvelle, et le caractère sacré de la société antique devaient faire s'affronter, en profondeur, l'empire et le christianisme. « ... l'universalisme et l'ardeur apostolique des premiers chrétiens amenaient un recrutement d'adeptes de toutes langues, de toutes races, de toutes cités. Du coup, leur monothéisme apparut comme une menace, réelle parce que diffuse et insaisissable » (p. 17). Caractériser la position paulinienne comme un « respect de l'ordre établi » (p. 21) nous paraît donner trop de poids à Rom. 13, qui n'est qu'une parénèse pratique et pas assez au radicalisme eschatologique de Paul à l'égard de la société antique. Mais dans l'ensemble, l'exposé nous a paru nuancé et riche de réflexions fondamentales. Il est grandement enrichi par une collection de trente-cinq documents et de cinq chapitres sur des questions controversées, en particulier sur l'interprétation de la décadence romaine chez les historiens marxistes.

PIERRE BONNARD.

WALTER ELTESTER : *Christentum und Gnosis*. Berlin, Töpelmann, 1969, 132 p. (Beiheft zur ZNW, n° 37.)

L'éditeur a réuni huit études sur le gnosticisme et le christianisme naissant, malheureusement sans lien entre elles, si ce n'est les importants registres des textes et des thèmes qu'on découvre avec plaisir à la fin de l'ouvrage. A. Böhlig situe le nouvel Evangile des Egyptiens de la Bibliothèque de Nag Hammadi (rien de commun avec l'apocryphe du même nom) à la fin du II^e siècle, tout au moins pour sa rédaction finale. Fortement influencé par le christianisme, cet écrit en transforme radicalement les thèmes par une sôtériologie centrée sur le baptême et l'Esprit « apportés par Jésus ». E. Haenchen situe l'Evangile de Thomas dans un survol de la littérature évangélique aux I^{er} et II^e siècles ; il s'enhardit jusqu'à rapprocher la conception « thomiste » de l'existence humaine prisonnière de l'ivresse mortelle de certains thèmes kierkegaardien. J. Ed. Ménard reconnaît dans l'Evangile de Philippe des influences plutôt juives marginales qu'iraniennes ; les grands systèmes gnostiques ont été précédés par un gnosticisme populaire fortement syncrétiste ; s'il fallait penser à un proto-gnosticisme vraiment formulé, c'est alors le nom de Philon qu'il faudrait retenir.

L. Schottroff, sur la base de l'Apocalypse d'Adam (cf. cette revue, 1967/5, 316-333, par R. Kasser) montre, contre R. Bultmann en particulier, que le gnosticisme ne peut pas être caractérisé, comme l'ont fait les Pères, par une sôtériologie où la délivrance est « assurée » par l'origine et l'essence divines de l'âme (*animae naturaliter salvandae*). Dans le gnosticisme, comme chez Paul et surtout chez Jean, le salut ne tient pas à ces présupposés anthropologiques, mais à une initiative venue « d'ailleurs » ; l'annonce du salut, comme dans le Nouveau Testament, y est toujours accompagnée d'un appel au salut. R. Staats étudie une impressionnante réinterprétation de la parabole des dix vierges, antignostique, que l'on trouve dans l'*Epistula apostolorum*. H. Fr. Weiss croit, avec E. Käsemann, que la pensée de Paul contenait déjà des éléments gnostiques qui, tout au long du II^e siècle, non d'ailleurs sans distorsions, ont nourri le gnosticisme chrétien. Toutes ces études ne laissent rien à désirer quant à leurs déploiements bibliographiques ; mais on est encore loin d'une vue synthétique sur la fantastique découverte de Nag Hammadi.

PIERRE BONNARD.

Epistula Jacobi Apocrypha, éditée par M. Malinine, H. Ch. Puech, G. Quispel, W. Till et R. Kasser. Zurich et Stuttgart, Rascher, 1968, 139 p.

Il s'agit d'un des cinquante et un écrits réputés gnostiques retrouvés vers 1945 en Haute-Egypte, près de Nag Hammadi, publié pour la première fois, par des maîtres incontestés en la matière. Introduction succincte mais suffisante, admirables planches photographiques du texte copte, traductions française, allemande et anglaise, commentaire critique très développé, index des mots grecs et des noms propres, typographie et présentation générale impeccables... un vrai régal ! Les légères divergences dans les avis critiques des éditeurs ajoutent encore à la valeur scientifique du tout. L'Introduction de M. Puech rapproche l'*Epistula* de l'*Epistula Apostolorum* et la situe en Egypte, vers le milieu du II^e siècle, dans la dépendance du judéo-christianisme palestinien. Nous serions plus hésitant à en faire un écrit traitant principalement du martyr ; les expressions « ceux qui se tuent » ou « les suicidés », dans un milieu gnostique, pourraient désigner la mort à soi-même, ou au monde. Quoiqu'il en soit, le ton de l'Épître est pour le moins ésotérique, sinon franchement gnostique. Quant au genre littéraire, nous le rangerions plutôt parmi les Discours d'adieu des révélateurs, et le rapprocherions surtout des discours du Christ johannique. La christologie est étrange : le Ressuscité confie des secrets à Jacques et à Pierre avant de se séparer de ses disciples, mais plutôt sur le ton d'un aîné dans la vie spirituelle ; il les exhorte à se sauver par la Connaissance, et à être remplis d'Esprit, plus et mieux qu'il ne l'a été lui-même. Dans le commentaire, nous avons surtout apprécié les amples précisions sur le Logos initiatique (p. 38 s.), la plénitude spirituelle (p. 41 ss.), l'anthropologie gnostique (p. 66 s.), les rapports de la foi et de la connaissance (p. 71 ss.), le « char spirituel » ou ravissement final (p. 75 ss.), la « manifestation » des parfaits (p. 89 ss.). Mais tout serait à relever. Pour le lecteur du Nouveau Testament, impossible de ne pas sursauter à chaque ligne, tant ce texte étonnant en rappelle la lettre, et en trahit l'esprit.

PIERRE BONNARD.

PHILON D'ALEXANDRIE : *Œuvres (suite)*. Paris, Le Cerf, 1961 ss.

N'oublions pas de rappeler la parution, maintenant proche de son achèvement, des œuvres complètes de Philon dans l'édition dite de Lyon (cf. dans cette revue 1971/2 et 1973/3). C'est le P. Pelletier qui a, excellemment, édité l'*In Flaccum*, où la technique littéraire de l'arétalogie, la précision historique (vérifiée chez Josèphe et les historiens latins), l'habileté politique et la réflexion philosophico-théologique ont trouvé chez Philon un sujet dramatique puisqu'il s'agit des terribles persécutions des Juifs d'Alexandrie, en l'an 38, par la populace grecque, avec la complicité du préfet. Ce n'est qu'au paragraphe 102 (p. 111) qu'intervient la mention de Dieu, avec cette caractéristique, sans doute polémique, qui domine tout le traité : Dieu « attentif aux affaires humaines » (ὁ θεὸς μέλει τῶν ἀνθρωπείων πραγμάτων). C'est bien tard, dans la fin lamentable du préfet, que la « preuve irréfutable du secours de Dieu » (p. 155) est administrée aux Juifs survivants. Preuve, à vrai dire, bien ambiguë (mais est-ce la bonne traduction de ἀψευδεστάτη πίστις) ? Avec le *De vita contemplativa*, présenté par MM. Daumas et Miquel, nous sommes à la fois en pleine tradition philosophique grecque et au cœur de l'apologie du peuple juif par Philon, « une apologie non seulement des Thérapeutes en particulier, mais des Juifs en général » (p. 12). En fait, c'est le prédicateur à la synagogue qui parle à la jeunesse juive en péril d'hellénisation. D'où ces enseignements parfaitement originaux sur des thèmes archiconnus : la contemplation de l'être (p. 85), la solitude nécessaire, en fait bien peu solitaire (p. 91 ss.), une vision de Dieu dans la lecture des Saintes Ecritures, les hymnes communautaires, la danse et le service des frères, le tout opposé aux « beuveries » païennes, car « ce sont des hommes libres qui servent » (p. 133). A lui seul, ce traité représente un carrefour culturel inégalable. Le principal intérêt du *De Abrahamo* (présentateur, M. Jean Gorez) est dans le fait que la figure du patriarche était alors le sujet d'innombrables commentaires, tant dans le judaïsme que le christianisme naissant, d'où la possibilité de situer Philon dans cette réinterprétation multiforme. Peut-être M. Gorez fait-il Philon trop paulinien avant la lettre (p. 128, note 1). L'actualité de ce traité nous paraît moins résider dans les pages sur la foi d'Abraham que dans les thèmes conjugués de la migration et de l'espoir : « ... l'homme est en vérité le seul qui attende le bonheur et se fonde sur des espoirs bienfaisants » (p. 27). D'où la migration d'Abraham, abandonnant la science chaldéenne et l'exploration de la cité du monde pour une autre cité plus petite (sans doute le Pays promis), « grâce à laquelle tu pourras mieux comprendre le Surintendant de l'Univers » (p. 55). Quand on sait le rôle que joue, chez Philon, la contemplation grecque de la Nature, une telle migration prend tout son sens.

PIERRE BONNARD.

HISTOIRE
DE L'ÉGLISE
ET DE LA
PENSÉE
CHRÉTIENNES

MICHEL SPANNEUT : *Tertullien et les premiers moralistes africains*. Gembloux-Paris, Duculot-Lethielleux, 1969, 220 p. (« Recherches et Synthèses », Section de morale.)

Connu par une utile étude sur le Stoïcisme chez les Pères de l'Eglise (2^e édition 1969), M. Spanneut présente ici un nouveau dossier, ou plutôt une succession de quatre dossiers sur les conceptions morales des premiers auteurs chrétiens d'Afrique : Tertullien (avec un excursus consacré à Minucius Félix), saint Cyprien, Arnobe et Lactance. Chaque dossier présente une division un peu scolaire, mais pratique, selon des catégories identiques : l'acte humain, avec ses

normes (nature, révélation), ses composantes (liberté, connaissance, intention), son aboutissement (vertu ou péché) ; le rapport de l'homme à Dieu, de l'homme à son prochain ; les vertus spécialement mises en valeur par chacun (il s'agit d'abord, pour les quatre auteurs, de la patience, où M. S. voit un équivalent de la notion moderne de non-violence), les vices aussi (*cupiditas, invidia, libido...*, mais sans classification systématique) ; enfin l'attitude du chrétien devant les situations où le placent la vie familiale, la vie quotidienne ou la vie officielle. — Pour chaque notion envisagée, le dossier fournit une paraphrase ou une traduction des textes principaux, avec d'abondantes références en bas de page. La discussion critique est relativement rare. — L'auteur qui se prête le mieux à ce genre de présentation est Lactance, le seul qui ait élaboré un traité méthodique de morale, dans les livres 5 et 6 de ses *Institutiones divines*. Pour les autres auteurs, certaines sections procèdent parfois par simple juxtaposition d'énoncés convergents ou contradictoires. — Tel quel, l'ouvrage, grâce à la richesse de ses dépouillements, offrira un bon point de départ à d'autres études plus approfondies.

ANDRÉ SCHNEIDER.

JOSEPH MOINGT : *Théologie trinitaire de Tertullien*. T. 1 : *Histoire, doctrine, méthodes* ; t. 2 : *Substantialité et individualité* ; t. 3 : *Unité et processions* ; t. 4 : *Répertoire lexicographique et tables*. Paris, Aubier, 1966-1969, 1094 + 317 p. (« Théologie », vol. 68, 69, 70, 75.)

C'est à une véritable somme des principales idées théologiques de Tertullien que nous avons affaire avec ces quatre volumes, auxquels la critique tertullianiste a déjà réservé un accueil largement favorable. L'ouvrage classique sur la théologie de Tertullien avait été écrit par A. d'Alès en 1905. Celui du théologien jésuite J. Moingt s'en distingue par le choix d'un angle de vue plus étroit, ce qui permet une pénétration incomparablement plus subtile et profonde. Mais c'est surtout la méthode de J. M. qui se montre originale et féconde. J. M. a choisi d'explorer la pensée théologique de son auteur en passant par l'intermédiaire d'une analyse sémantique du vocabulaire, cette analyse s'insérant elle-même dans une enquête plus large sur les procédés d'argumentation. Pour l'étude approfondie du vocabulaire, J. M. a eu un précurseur en R. Braun (*Deus Christianorum*, 1962), avec qui il entretient un dialogue constant. En revanche, personne avant lui n'avait exploité comme il le fait la reconstitution des schèmes habituels de la pensée de Tertullien. L'un de ces principaux schèmes, que J. M. repère dans plusieurs argumentations, théologiques ou non, est celui qu'il appelle la « remontée du *census* », et qui consiste à expliquer l'individu, le cas particulier, en remontant à sa genèse (*census*) pour redescendre ensuite de l'origine au genre. — Le point de départ de la réflexion trinitaire de Tertullien est, comme d'ordinaire, polémique. Il intervient dans la crise dogmatique provoquée vers la fin du II^e siècle par la formulation même de la foi trinitaire. Comment pouvait-on dire que le Fils est « un autre » sans tomber dans le dualisme de Marcion, et que Dieu est « trois » sans introduire une pluralité de dieux comme les Valentinieniens ? En prétendant répondre à cette difficulté, Praxéas et les « monarchiens » tombaient dans un excès contraire, identifiant purement et simplement le Père, le Fils et l'Esprit. Tertullien consacre à cette hérésie un traité, *l'Adversus Praxean*, dans lequel il crée les formules (en termes à peine différents) « une seule substance en trois personnes », et « deux substances en une seule personne ».

L'étude de J. M. est centrée sur l'exégèse de l'*Adv. Prax.*, mais déborde largement le cadre de ce traité, et même de l'œuvre de Tertullien, puisque c'est tout le contexte des controverses théologiques du temps (des apologistes à Irénée et Hippolyte) qui fournit l'arrière-fond de son enquête. — Le premier volume, après une excellente bibliographie critique, tire au clair les données historiques et doctrinales de la crise monarchienne, où au mot *monarchia* brandi comme un drapeau par le clan de Noët et Praxéas, leurs adversaires, en particulier montanistes, opposent le mot *oikonomia*. Puis on examine de plus près la méthode appliquée par Tertullien dans ce premier traité de théologie trinitaire qu'est l'*Adv. Prax.* Ce qui retient ici spécialement l'attention, c'est la relation analysée par J. M. dans plusieurs traités de Tertullien entre l'infrastructure de type philosophique, ou *praestructiones* rationnelles, et l'argumentation scripturaire qui occupe toujours la place essentielle. — En abordant le fond du débat, on constate que Tertullien vise un double but : a) défendre la distinction trinitaire, b) sans ruiner l'unicité de Dieu. Au premier dessein correspond, dans le deuxième volume, l'étude du vocabulaire de la substantialité et de l'individualité. En élucidant la notion de substance, J. M. aborde de front une des opinions singulières de Tertullien, selon laquelle « Dieu est un corps ». Il montre que le mot *corpus*, appliqué à l'âme ou à Dieu, doit empêcher que l'on ne conçoive la substance spirituelle comme une chose sans consistance, et poser au contraire qu'elle a autant de réalité que les choses sensibles. Mais l'emploi de ce terme marque aussi une limite de la réflexion de Tertullien, qui ne parvient pas à concevoir la substance autrement que comme *corpus*. — Les trois Personnes divines sont *unius substantiae* en vertu de la remontée du *census*, parce que le Fils et l'Esprit procèdent de la substance du Père. Dans le processus d'*eductio*, il y a entre le principe et le terme à la fois continuité de substance et altérité. Les mots que Tertullien emploie pour signifier la distinction des trois sont *species*, *gradus* (particularité tournée vers l'extérieur), *forma* et *proprietas* (individualité vue par le dedans). Surtout, il est le premier à introduire *persona* dans la terminologie trinitaire. Mais le corporalisme dont on a vu qu'il fait preuve dans sa conception de la substance divine pèse aussi sur sa notion de personne. — En même temps que la distinction trinitaire, Tertullien entend affirmer l'unité de la substance divine. Ce second dessein est examiné dans le troisième volume, où J. M. étudie entre autres le vocabulaire métaphorique des « prolations ». Aux origines, la pluralité est enveloppée dans l'Un (*unitas*). Le nombre de trois est le résultat d'une distribution « économique » de l'unité originare. De même, la puissance divine est indivise par son principe, puisqu'elle appartient par origine au Père, qui la confie au Fils et à l'Esprit. Tertullien frôle ici le subordinatianisme, mais, de l'avis de J. M., sans y tomber. — La distribution de la puissance monarchique entre plusieurs est exprimée par le terme *dispositio*, tandis que *oikonomia* ou *dispensatio* signifient la manifestation historique de la Trinité selon le plan divin. Vue sous un autre angle, la relation entre le Père et le Fils (*portio ex summa*, *portio totius*) est transposée métaphoriquement dans les images de la plante, du fleuve et du rayon de soleil. On y retrouve l'argumentation par le *census*. Mais si ces images traduisent bien l'apparition historique, économique du Fils, elles ne disent pas grand-chose de l'existence du Verbe en Dieu avant sa « sortie ». Sur ce point délicat, Stier et Orbe avaient élaboré la théorie des trois états du *Sermo* (*ratio* présente de tout temps en Dieu, *sophia* engendrée en lui, puis *sermo* qui sort de lui). J. M. admet avec Evans et Braun que le Logos, pour Tertullien, est une seule réalité complexe qui a deux faces : *ratio* et *sermo*. Il n'y a pas trois étapes de la formation du *sermo*, mais un

« commencement » intérieur, et un terme qui en est l'extériorisation. — Au terme de sa longue enquête, J. M. peut affirmer de plein droit que Tertullien possède une qualité que lui refusait A. d'Alès : l'initiative intellectuelle. On sait que l'apport principal du grand Africain réside dans la création d'un langage théologique nouveau. Dans le quatrième volume, qui contient un index de la langue trinitaire (environ 200 mots) et des tables diverses, J. M. donne la possibilité d'apprécier sur pièces la valeur de ce vocabulaire doctrinal, en même temps qu'il fournit tous les matériaux sur lesquels est fondée son étude systématique. — Si J. M. situe avec la plus grande précision — au prix de quelque prolixité — la pensée de Tertullien dans l'histoire du dogme, en revanche, il se montre beaucoup plus discret au sujet des relations qu'elle peut entretenir avec la philosophie païenne. Non qu'il ignore ou mette en doute ces relations. Mais les brèves allusions qu'il y fait ont presque toujours la forme d'une prétérition. On eût pourtant pu tirer un parti plus grand des influences profanes subies par Tertullien avant sa conversion pour mieux expliquer certaines particularités de sa pensée. Ainsi, J. M. n'attribue qu'une importance mineure à l'influence de la notion stoïcienne de corporéité, qui pourtant aide à comprendre que Tertullien n'ait pas dépassé une « mauvaise abstraction » (p. 333 sqq.). — Il est vrai que J. M., de son propre aveu, s'intéresse davantage au phénomène théologique qu'à la personne de Tertullien. Il serait donc injuste de lui reprocher de ne pas s'être arrêté non plus à l'aspect psychologique de son sujet, je pense ici à la tension qui ne pouvait manquer de se créer dans la conscience de Tertullien entre le souvenir de sa formation profane et le désir de fonder sa pensée théologique sur l'Écriture seule.

ANDRÉ SCHNEIDER.

JACQUES CHÊNEVERT, S. J. : *L'Église dans le Commentaire d'Origène sur le Cantique des Cantiques*. Bruxelles, Paris, Montréal, Desclée de Brouwer, Les Editions Bellarmin, 1969, 347 p. (Studia, 24).

Les Pères de l'Église, à la différence des modernes, n'ont pas rédigé des traités de théologie systématique sur le mystère du Peuple de Dieu. Cependant leurs écrits (surtout les commentaires scripturaires) évoquent constamment le thème de l'Église ; l'ouvrage du P. Chênevert nous présente une excellente introduction à la conception qu'avait Origène du mystère ecclésial même si l'auteur s'est limité à l'étude du Commentaire du Cantique des Cantiques. Au moyen âge, lorsqu'on compare le corps individuel du Christ à son corps ecclésial, on oppose le *corpus Christi verum* au *corpus mysticum*. La perspective d'Origène est toute différente. En effet, pour lui, comme l'écrivait déjà le P. de Lubac, le Peuple de Dieu est corps du Christ en un sens plus vrai que son corps physique « parce qu'il constitue une réalisation plus parfaite, plus *pleine* du dessein divin. Il est la fin, poursuit-il, dont l'autre est le moyen. Il est la réalité, dont l'autre, dans sa réalité même, est le *type*, le symbole. » Cependant cette conception qui pourrait nous conduire à la méconnaissance de la primauté du Christ sur son Église est équilibrée ailleurs par l'insistance mise par Origène sur le rôle décisif que le Verbe accomplit dans son Peuple par la Parole de Dieu. « Celle-ci est véritablement ce qui *constitue* l'Église au sens actif, efficace du terme, et l'Église est essentiellement le réceptacle vivant de cette Parole... ».

Enfin soulignons que pour le grand Alexandrin, l'Eglise « précède même la création du monde ». Origène rejoint par là le thème paulinien du « mystère » tout en le combinant avec sa thèse sur la préexistence des âmes. D'autres aspects du Peuple de Dieu sont étudiés dans cet ouvrage, mais dans le cadre de cette recension, il ne nous est pas possible de les mentionner.

GEORGES BAVAUD.

NÉSTOR J. GASTALDI : *Hilarie de Poitiers. Exegeta del Salterio. Un Estudio de su exégesis en los Comentarios sobre los Salmos.* Paris, 1969, Beauchesne, 300 p. (Eglise Nouvelle, Eglise Ancienne, Institut Catholique de Paris, Thèses et Travaux de la Faculté de Théologie. Série Patristique, vol. 1).

Ce travail étudie l'exégèse des Psaumes de Hilaire de Poitiers après avoir rappelé brièvement l'œuvre de quelques-uns de ses prédécesseurs (Tertullien, Cyprien, Novatien, etc.), il montre le double caractère de la lecture d'Hilaire, à la fois littérale et spirituelle, et les divers aspects de cette dernière, qui s'inspire d'Origène. Ce volume, qui ouvre une nouvelle collection qui se veut œcuménique, intéressera sans doute les historiens de l'exégèse et les spécialistes de la théologie de l'Eglise ancienne.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

PAUL CHRISTOPHE : *Cassien et Césaire, prédicateurs de la morale monastique.* Gembloux-Paris, Duculot-Lethielleux, 1969, 84 p. (« Recherches et Synthèses », Section de morale.)

Il était séduisant de confronter la prédication de deux chrétiens du sud de la Gaule, vivant l'un au début, l'autre à la fin du grand bouleversement des invasions barbares. P. Christophe a voulu montrer dans les *Institutions cénobitiques* et les *Conférences* de Jean Cassien, d'une part, dans les *Sermons* de Césaire d'Arles, d'autre part, la récurrence de certains thèmes de la morale monastique : pour les deux auteurs, la perfection évangélique n'est réalisée que par le seul monachisme ; ils affirment la nécessité de renoncer au monde et à ses passions pour passer de la domination de la loi à la grâce et à la béatitude ; enfin, ils proposent tous deux une classification très semblable des péchés, graves ou légers, ainsi que des œuvres qui permettent de les racheter. — L'éclairage choisi — c'est là l'intérêt de cette étude — fait ressortir les constantes, en dépit des nuances dues à la différence des publics (Cassien écrit pour des moines, alors que Césaire adresse sa prédication à des auditoires généralement laïcs). Une incertitude subsiste quant à la nature de cette continuité. Césaire a-t-il été influencé directement par la lecture de Cassien (p. 46), ou par l'intermédiaire du monachisme provençal ? (p. 74 sq.). — Reste un peu dans l'ombre le contexte théologique de la période envisagée, en particulier le problème du semipélagianisme à propos duquel on met d'ordinaire en opposition les noms de Cassien, qui en fut le père, et de Césaire, qui présida en 529 le second Concile d'Orange où cette doctrine fut condamnée. La demi-page (p. 46) consacrée à ce sujet laisse le lecteur sur sa faim. — En revanche, abondance de détails sur le cadre historique : une douzaine de pages dont l'utilité paraît contestable, étant donné l'absence presque totale de référence à cette introduction dans le corps de

l'étude. Aussi bien P. Christophe souligne-t-il (p. 75) que dans les ouvrages de Cassien « l'on chercherait vainement... un écho de l'ébranlement de l'Empire romain », et que dans la prédication de Césaire tout se passe comme si l'arrivée des Barbares n'avait rien changé au mode de vie des Gallo-Romains. — La bibliographie (où l'édition de Césaire dans le Corpus Christianorum est faussement indiquée sous le sigle CSEL), est presque exclusivement de langue française.

ANDRÉ SCHNEIDER.

ELIANE AMADO LÉVY-VALENSI-JEAN HALPÉRIN (édit.) : *Israël dans la conscience juive*. Données et débats. VII^e et IX^e colloques d'Intellectuels juifs de langue française organisés par la section française du Congrès juif mondial. Paris, 1971, PUF, 364 p.

THÉOLOGIE
CONTEM-
PORAINE

JEAN HALPÉRIN-GEORGES LEVITTE (édit.) : *Jeunesse et révolution dans la conscience juive*. Données et débats. X^e et XI^e colloques d'Intellectuels juifs de langue française organisés par la section française du Congrès juif mondial. Paris, 1972, PUF, 360 p.

Les intellectuels juifs de langue française se réunissent régulièrement depuis quelques années dans des Colloques où ils ne craignent pas d'aborder les questions les plus brûlantes (Ainsi précédemment : la conscience juive, le pardon ; le monde a-t-il besoin du juif ? Les tentations du juif, etc.). Ces débats, parfois très animés, qui rassemblent des représentants de l'intelligentsia juive française comme Madame E. Amado Lévy-Valensi, le rabbin A. Neher, les professeurs J. Halpérin, E. Levinas, V. Jankélévitch, etc., ont été heureusement publiés, ce qui permet à un plus vaste public d'en prendre connaissance. Deux volumes viennent de paraître, l'un aborde le thème d'« Israël dans la conscience juive et dans la conscience des peuples » et contient en particulier des interventions de V. Jankélévitch (Un Etat comme un autre ?), de N. Goldmann, président du Congrès juif mondial (Israël et l'Etat juif), et de G. Friedmann, auteur de « Fin du peuple juif ? », de J.-M. Domenach, le directeur d'Esprit, etc. ; la seconde partie de ce premier volume a pour sujet « Israël » et comprend une série de témoignages sur Jérusalem, deux tables rondes, l'une sur « Israël et les Arabes », l'autre sur « l'esprit nouveau de la diaspora »... — Le dernier ouvrage de cette série est consacré au thème « Judaïsme et révolution » avec des contributions de E. Amado Lévy-Valensi (Psychanalyse et révolution), A. Memmi (La révolution à travers les sciences humaines : sociologie), L. Askenazi (Les enseignements : le Zohar), W. Rabi (Problèmes moraux et politiques des révolutions), etc., et s'achève par un débat (XI^e colloque) sur « Jeunesse d'Israël » (Jeunesse de l'Etat d'Israël, Jeunesses juives d'aujourd'hui ; Les jeunes d'Israël face à l'avenir...) — Ces volumes donnent une idée claire des problèmes qui agitent aujourd'hui le judaïsme francophone, de ses craintes et de ses aspirations, de la variété de ses opinions et de la place que l'Etat d'Israël occupe dans sa réflexion et dans sa vie ; ils constituent donc une excellente initiation à la pensée juive dans ses expressions à la fois traditionnelles et contemporaines ; c'est pourquoi ils méritent d'être connus par les lecteurs de cette revue.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

Bibliographie des sciences théologiques, publié par Jean-Georges Heintz. Paris, PUF, 1972, 187 p.

Comme l'annonce l'éditeur, cet ouvrage collectif est un *manuel de références bibliographiques*. Les enseignants de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg entendaient originellement venir en aide à leurs étudiants en les orientant dans le choix de leurs lectures théologiques. Ils ont élargi leur travail et proposent à notre attention quelque trois mille titres couvrant l'ensemble des disciplines liées à l'étude de la théologie. Chaque section de ce répertoire est introduite par un bref exposé sur l'état actuel et les traits majeurs de la discipline envisagée. Tout choix est évidemment contestable et, même si les professeurs strasbourgeois ont généralement fait preuve de sagesse, celui-ci n'échappe pas à la règle. On devra en tout cas se garder de le considérer comme suffisant et l'utiliser avant tout comme un instrument d'orientation bibliographique générale. Les ouvrages retenus sont soit en allemand, soit en anglais, soit en français. En principe, les sélectionneurs ont donné la préférence aux ouvrages d'expression française. Nous regrettons toutefois qu'ils aient consenti trop d'omissions dans ce domaine de la production théologique francophone. Deux exemples choisis au hasard : ils ignorent complètement l'existence de certaines collections ; en œcuménisme, on ne trouve aucune mention des deux ouvrages fondamentaux de V. Subilia sur le catholicisme.

BERNARD REYMOND.

ALEXANDER GERKEN : *Theologie der Eucharistie*. München, Kösel, 1973, 260 p.

L'auteur, qui appartient à l'ordre franciscain, nous présente un exposé de structure fort classique ; l'ouvrage commence par une synthèse de la doctrine biblique ; ensuite, nous est offert un résumé de la pensée des Pères grecs et latins et avant de défendre ses propres convictions, le P. Gerken décrit l'évolution de l'enseignement médiéval qui prépara les définitions du Concile de Trente. Cependant, l'intérêt principal de cette étude consiste dans un essai de formuler le mystère d'une manière nouvelle. L'auteur manifeste beaucoup de réserves vis-à-vis de la définition de la personne proposée par Boèce : « rationalis naturae individua substantia ». La personne devrait être considérée dans les perspectives d'une « ontologie relationnelle ». Un être humain est essentiellement ordonné à Dieu et au prochain, aspect complètement négligé par Boèce qui, sur ce point, influença si massivement le Moyen Age. Aussi selon l'auteur, le Christ acquiert son être plénier sur la croix puisque à ce moment il se donne entièrement à son Père et aux hommes. L'eucharistie doit être présentée dans la même perspective ; elle est l'actualisation sacramentelle du sacrifice du Christ. Personnellement, j'éprouve un certain malaise en face de cet exposé ; les catégories de l'auteur sont éclairantes pour expliciter la signification de l'offrande du Christ ; en revanche, elles me paraissent incapables de permettre une confession de foi authentique de la présence réelle dans les perspectives catholiques traditionnelles. En effet, il s'agit d'éviter deux erreurs : dans le pain concret, tout a changé (les qualités sensibles demeurent), et rien n'a changé (l'être profond est devenu le corps du Christ). Cet ouvrage mérite cependant une étude critique sérieuse. (Un sujet d'étonnement pourtant : l'absence de bibliographie.)

GEORGES BAVAUD.

J. P. DE JONG : *L'Eucharistie comme réalité symbolique*. Traduction du néerlandais et de l'allemand par Antoine Freund. Paris, Le Cerf, 1972, 154 p. (Cogitatio fidei, 65).

Dans la ligne de Dom Casel et de Dom Vonier, J. P. de Jong remet en honneur la mentalité symbolique, qui ne sépare pas le signe de la réalité. « Une réalité symbolique est une réalité authentique, d'un autre ordre que la réalité physique, mais non moins réelle que celle-ci » (p. 11). — Le symbolisme de la Cène est celui de la vie humaine. Comme l'eau est symbole de la vie, le pain et le vin sont symboles de notre chair et de notre sang par une connivence naturelle. En se les appropriant, le Seigneur a voulu nous rendre manifeste son humanité. Mais de plus, en séparant dans le repas le pain de la coupe, il les rend symboles de sa mort. L'Eucharistie est donc à la fois la pâque de la Croix et celle de la résurrection. — A partir d'Irénée, un des principaux moments symboliques est celui de l'offrande des fidèles qui apportent le pain et le vin, signe du sacrifice de l'Eglise qui s'offre au Père avec le Christ, et qui se rendent ainsi co-sacrificateurs. Un autre moment symbolique est celui de la commixtion : ce rite atteste « que le calice du sacrifice, reçu de nos mains par le Père, nous est rendu comme calice de communion, « pneumatisé » » (p. 119). — Pour l'auteur, la continuité de la foi eucharistique de l'Eglise ne fait pas de doute ; il cite aussi bien la Bible que le missel romain. Il souhaite évidemment que l'homme contemporain retrouve, par-delà Descartes, la compréhension du symbole, tout en reconnaissant que la crise remonte jusqu'au conflit de Ratramne et de Paschase Radbert. On peut se demander pourtant si une crise qui remonte si haut n'a pas aussi de bonnes raisons, dont l'analyse devrait permettre une interprétation nouvelle plutôt qu'un retour au passé.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

PAUL EVDOKIMOV : *L'amour fou de Dieu*. Paris, Le Seuil, 1973, 188 p.

Ce recueil au titre emprunté à Nicolas Cabasilas groupe des articles parus dans diverses revues au cours des vingt dernières années de la vie de P. Evdokimov. Il est complété par un lexique des termes caractéristiques du vocabulaire orthodoxe et un index des principaux personnages cités, qui sont dus l'un et l'autre à Olivier Clément. — L'athéisme et la liberté, l'enfer, la culture, la violence : autant de thèmes que l'auteur aborde sans tendresse pour le christianisme historique tout en cherchant dans l'Evangile interprété à la lumière de la tradition orientale la réponse aux questions de l'homme contemporain et plus encore la dimension dans laquelle il peut s'accomplir. Les formules percutantes abondent : « Ici ce n'est pas le chemin qui est impossible, mais l'impossible qui est le chemin. » (p. 133).

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

JACQUES DE SENARCLENS : *Dieu avec nous*. Genève, Labor et Fides, 1972, 212 p. (Cahiers du Renouveau, N° XXVIII).

Il s'agit d'une réédition du petit livre publié en 1958 sous le titre : « La personne et l'œuvre de Jésus-Christ », précédée d'une « Lettre au professeur J. Ellul » sur la définition de la théologie et suivie de quelques prédications. On y retrouve, exposées avec la robuste conviction barthienne qui caractérisait Jacques de Senarclens, les grandes affirmations de la foi traditionnelle : dogme des deux natures, valeur expiatoire de la Croix, résurrection « conformément au témoignage parfaitement homogène des saintes Ecritures » (p. 87). Qui s'exprimerait aujourd'hui avec une pareille assurance ?

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

RICHARD PAQUIER : *Histoire d'un village vaudois, Bercher*. Lausanne, 24 Heures, 1972, 215 p. (Le livre du mois.)

C'est vraiment un très beau livre que celui du pasteur Paquier sur Bercher, son ancienne paroisse. Réussi par la présentation typographique et les photos de Marcel Imsand, beau surtout par l'honnêteté scrupuleuse de l'historien qui n'a pas cherché à enjoliver, qui se tient à ses documents et accepte, modestement, de se tenir à un cadre limité : la vie et les problèmes d'un village vaudois, au Moyen Age d'abord (1^{re} partie), sous le régime bernois ensuite (2^e partie, la plus longue). Un survol de l'époque moderne et quelques documents, ainsi que des notes abondantes complètent ces deux parties. Pour notre part, nous n'hésitons pas à dire que ce livre est exemplaire et qu'il devrait être lu, comme exercice de décantation, par tous ceux qui sont plus pressés de retrouver, dans le passé, leurs idées, que d'interroger les faits.

GEORGES BESSE.

HISTOIRE
DE LA
PHILOSOPHIE

RUGGERO PONZALLI : *Averrois in librum V (Δ) metaphysicorum Aristotelis commentarius*. Edizioni condotta su manoscritti scelti con introduzione, note ed uno studio storico-filosofico. Berne, Francke, 1971, 272 p.

En attendant l'édition proprement critique des commentaires d'Averroès dont se servirent les Latins, il est bon que paraissent des textes limités, basés sur un certain nombre de manuscrits. L'éditeur a choisi ici les manuscrits de Paris, au nombre de dix et remontant le plus souvent au XIII^e siècle. Il a ajouté l'étude de l'incunable de Padoue (1473). Il expose sa méthode et les résultats de ses collationnements aux pages 24 à 58 de son introduction. Le but fondamental de son édition est de restituer le texte de la version arabo-latine d'Aristote et du commentaire correspondant d'Averroès comme il a été traduit et utilisé au cours du moyen âge occidental. Le texte doit donc être reporté, dans la limite du possible, à son état primitif. Mais il ne s'ensuit pas qu'il doive forcément s'accorder avec l'arabe ou avec le grec. S'il s'y trouve des erreurs, ce sont des erreurs originales, et elles doivent rester (cf. p. 25). L'éditeur a placé en note un certain nombre de commentaires, consistant souvent à comparer la version arabo-latine au texte grec d'Aristote et il a ajouté à son travail une étude des citations du livre V du commentaire d'Averroès à la Métaphysique d'Aristote dans le livre correspondant de saint Albert, de saint Thomas et de Siger de Brabant. Toute partielle qu'elle soit, une telle étude n'est pas sans signification quand elle est menée, comme c'est le cas ici, avec prudence et minutie.

FERNAND BRUNNER.

GIOVANNI DI NAPOLI : *Lorenzo Valla, Filosofia e religione nell'Umanesimo italiano*. Roma, Edizioni di Storia e di Letteratura, 1971, 383 p.

Le professeur Giovanni di Napoli a publié, avec le concours du Conseil National italien de la Recherche, une étude volumineuse sur l'humaniste Lorenzo Valla. — Lorenzo della Valle, communément appelé Valla, était une des personnalités les plus marquantes du XV^e siècle. Au clivage entre le Moyen-Age et la Renaissance, il faisait partie du groupe agité et illustre des savants polyvalents, latinistes, grécisants, philosophes, théologiens, qui ont fait la gloire de « l'Umanesimo » italien. — Mêlé à toutes les disputes littéraires et politiques de l'époque, suspect d'hérésie aux yeux de l'Inquisition, protégé par les Papes et par les rois, il se vantait de connaître à fond toutes les disciplines

et toutes les sciences. — En réalité, il a été surtout un grand philologue. Même son œuvre la plus connue, la « *Disputatio de falso credita et ementita Constantini donatione* », quoique écrite au moment où l'un de ses protecteurs, le roi de Naples, était en guerre avec le Pape, n'a rien de politique : c'est une étude historico-philologique, qui démontre l'origine tardive du document qui fondait le pouvoir temporel des papes. Il a donné également le meilleur de lui-même dans des œuvres de linguistique telles que « *Elegantiarum linguae latinae libri VI* ». — Mais il se piquait d'universalité et il a rédigé de nombreux écrits de philosophie, d'éthique, de théologie, là encore en se distinguant plus par l'examen rigoureux des textes et l'extraordinaire culture, que par l'originalité des idées. Influencé d'un côté par l'irrationalisme mystique de Duns Scot, de l'autre par le naturalisme panthéiste de la Renaissance, il a été le représentant d'une époque de transition, compris et apprécié plus par Erasme, deux générations plus tard, que par ses contemporains. — Le professeur di Napoli nous donne une étude minutieuse et documentée de l'œuvre de Valla, tout particulièrement de son œuvre philosophique et théologique, les frontières entre les deux étant incertaines. Ce qui nous semble quelque peu manquer est l'évaluation critique de l'apport réel de Valla à la culture européenne. Apport qui est, encore une fois, lié à sa méthode scientifique d'étude des textes, et, par là, à cette gigantesque œuvre de démythologisation dont nous sommes redevables aux humanistes de la Renaissance. — Ce qui ne signifie pas qu'on puisse les considérer comme des précurseurs de la Réforme : comme notre auteur le rappelle (p. 341) « l'exercice philologique de Valla dans les « *Annotationes in Novum Testamentum* » est tout à fait différent de l'œuvre de Luther qui concernait la signification théologique et dogmatique des documents bibliques et non la condition textuelle de ces documents ». — Leur apport est essentiellement scientifique, non théologique : c'est ce que nous aurions aimé voir mieux souligné.

PIERLUIGI JALLA.

GOTTFRIED MARTIN : *Leibniz, Logik und Metaphysik*. Zweite, durchgesehene und vermehrte Auflage. Berlin, Walter de Gruyter, 1967, 264 p.

L'auteur analyse avec beaucoup de clarté les thèmes principaux de la logique et de la métaphysique de Leibniz. Dans la première partie, il traite des principes de contradiction et de raison suffisante, du concept, du jugement et de la conclusion, des catégories et des nouvelles sciences fondées par Leibniz : la science de l'infini, l'*analysis situs*, la caractéristique universelle et la « science générale ». Il examine, pour finir, la théorie leibnizienne de la science et porte un jugement sur la logique de Leibniz en général. La deuxième partie est conçue d'une manière originale, car elle étudie les thèses de la métaphysique leibnizienne en les groupant selon les transcendentaux : *verum, bonum, unum, ens qua ens, ens perfectissimum*. L'auteur utilise donc une méthode d'exposé à laquelle Leibniz lui-même n'a pas recouru. Il n'en résulte aucune distorsion de la pensée leibnizienne, mais l'auteur laisse de côté (consciemment) une série de questions qu'on pourrait aussi bien considérer comme faisant partie de la métaphysique de Leibniz, relatives, par exemple, à la vie, à la survie, à la cité de Dieu, aux miracles, etc. L'auteur se concentre sur les objets métaphysiques les plus généraux et les plus proches de la logique, comme Bertrand Russell avant lui. De fait, G. Martin se réfère souvent au livre, très critique, que le logicien anglais avait consacré à Leibniz ; il donne parfois raison à Russell, mais sait aussi

s'écarter de lui au nom d'une connaissance plus approfondie de la pensée du philosophe de Hanovre. Son ouvrage est un livre d'histoire, puisqu'il s'agit de reconstruire des faits de pensée appartenant au passé, mais il est aussi au premier chef un livre de réflexion sur les problèmes soulevés par la philosophie de Leibniz. L'auteur ne cherche pas à cacher les difficultés quand il s'en présente ; il laisse les questions ouvertes ou les tranche par un jugement critique. L'attention qu'il accorde aux sciences, les allusions qu'il fait au XVIII^e siècle — augmentées par une annexe sur la signification de la logique analytique de Leibniz au XVIII^e siècle — et l'information contemporaine que possède l'auteur donnent à l'ouvrage son relief et son importance.

FERNAND BRUNNER.

ROGER VERNEAUX : *Le vocabulaire de Kant. Doctrines et méthodes.* Paris, Aubier-Montaigne, 1967, 206 p.
— *Critique de la « Critique de la raison pure » de Kant.* Paris, Aubier-Montaigne, 1972, 190 p.

Roger Verneaux, dont on connaît l'*Histoire de la philosophie moderne*, ne fait pas, dans le premier de ces volumes consacrés à Kant, l'inventaire de tout le vocabulaire philosophique kantien ; il ne retient que les « mots clés ». Il se limite aussi à la critique de la raison pure (1781-1790). Après avoir donné un index analytique des mots dont il traite, l'auteur suit l'ordre systématique que voici : criticisme, idéalisme et réalisme, matière et forme, transcendantal, investigation transcendantale. Ce sont là les thèmes successifs qui lui permettent de grouper les vocables philosophiques kantien. L'auteur vise à la clarté et à la simplicité. Il procède en citant et en commentant les textes caractéristiques. Sans méconnaître le génie de Kant, il signale les difficultés de son système et rattache volontiers le philosophe de Königsberg à Leibniz. — La dimension critique de la pensée de Verneaux est plus évidente dans le deuxième ouvrage, comme il apparaît dans le titre lui-même. Cependant, l'auteur ne veut pas réfuter Kant ; il ne se livre pas à cette entreprise purement négative. Il accorde à Kant sa critique du rationalisme wolfien. Mais, précisément, demande Verneaux, la métaphysique est-elle seulement wolfienne ? Et la science newtonienne n'est-elle pas périmée ? En passant de nouveau en revue les thèmes fondamentaux de la première Critique, l'auteur propose chaque fois un retour au réalisme aristotélicien que Kant, instruit dans le wolfianisme, n'a pas connu. L'axe de l'aristotélisme « est la théorie de l'abstraction, qui joint l'intuition des sensibles existants à l'intuition intellectuelle des essences » (p. 185).

FERNAND BRUNNER.

B. QUELQUEJEU : *La volonté dans la philosophie de Hegel.* Paris, le Seuil, 1972, 350 p. (L'ordre philosophique).

Ce livre est une thèse de doctorat en philosophie. La richesse de ses notes, une bibliographie des éditions de Hegel, un glossaire bilingue des principaux concepts ainsi qu'une nouvelle traduction de passages de textes hégéliens, en font un instrument de travail appréciable. L'auteur, d'abord polytechnicien puis théologien dominicain, a centré son travail sur les œuvres de maturité de Hegel (*l'Encyclopédie*, 1817-1830, et *Les principes de la philosophie du droit*, 1821), où se réalisent dans toute leur rigueur les exigences imposées par l'idée directrice de la science de l'Absolu comme *système*. Son but est de proposer une

nouvelle lecture de ces textes (mal connus et surtout mal lus, en France) qui soit aussi fidèle à la lettre et à l'esprit hégélien que possible, qui essaie de comprendre « de quoi parle Hegel », tout en posant, à travers cette lecture, certaines questions fondamentales de la réflexion moderne : la spécificité de la philosophie par rapport aux sciences humaines, le rapport entre théorie et pratique, la nature du discours de la liberté. Mais aborder le système par une de ses parties peut sembler contradictoire avec l'idée du système lui-même. Or, et ce sera le centre de la thèse de l'auteur, chaque partie de la philosophie est un condensé de l'idée systématique. On partira ici de la philosophie de l'esprit. Mais comprendre le concept de « Wille » dans la sphère de l'« esprit pratique » (la « psychologie »), là où il apparaît explicitement, exige de remonter, de cercle en cercle, à travers ce qu'il présuppose : le *désir* (dans la sphère de la « phénoménologie »), le *sentiment* et l'*habitude* (dans la sphère de l'esprit immédiatement en soi, celle de l'« anthropologie ») et enfin, le *besoin*, dans la « nature ». Le plan de l'ouvrage suit alors l'exposé de la genèse de la volonté ou de l'*esprit libre*, achèvement de la sphère de l'esprit subjectif, « liberté qui a pour contenu et pour but la liberté », qui débouche sur son objectivation en droit, en éthique et en théorie de l'Etat, sur horizon d'histoire universelle.

MARIE-JEANNE BOREL.

WOLFGANG MÜLLER-LAUTER : *Nietzsche. Seine Philosophie der Gegensätze und die Gegensätze seiner Philosophie*. Berlin, Walter de Gruyter, 1971, 195 p.

Cette attachante étude prend son point de départ dans une critique nuancée de certains ouvrages antérieurs (Vaihinger, Simmel, Lukacs, Jaspers, Heidegger) pour tenter de résoudre l'épineux problème de la contradiction dans l'œuvre de Nietzsche. Comment concilier la volonté de puissance et le retour éternel, l'affirmation inconditionnée du moi, qui tend à fixer le surhomme sur une position de suprématie, et l'approbation donnée sans réserve au cycle du devenir, qui résorbe en soi la totalité du réel et de l'histoire ? L'auteur insiste d'abord sur le caractère mobiliste de la pensée nietzschéenne : le fond du réel est une pluralité de volontés qui jouent entre elles pour constituer une pluralité fluente d'*ego*. Non que la logique du stable soit illusion pure, mais elle repose sur l'illogique du multiple et du changeant. Les notions de substance, d'individu, d'histoire n'assument qu'un rôle instrumental au service de la vie —. S'il est donc vrai que la volonté tend inconditionnellement à la puissance, il reste que le sage atteint cette fin sur le monde conditionnel de sa situation. De là les égarements de la volonté et la forme réactive qu'elle prend chez ceux qui ne sont pas capables d'en harmoniser les pouvoirs, chez les *faibles*. Ceux-ci parviennent cependant à triompher, non seulement par le nombre mais aussi par la ruse : tels les prêtres, qui s'ingénient à organiser le « troupeau » en orientant les instincts vers des objets fictifs. Le *fort*, qui est « homme de synthèse », rejette ces fictions extérieures pour maîtriser en lui ses propres contraires. Il ne se contente pas d'approuver tout ce qui arrive, il en souhaite l'avènement. Le « oui extatique » qu'il prononce le conduit donc à cette haute forme d'approbation qui est l'appel au recommencement. Ainsi la thèse du consentement absolu ne pouvait manquer d'aboutir à celle du retour éternel. — Il n'en est pas moins difficile de concilier cette attitude, qui résorbe le fini de la puissance dans l'infini du mouvement avec celle qui tend, au contraire, à fixer l'infini

sur le moment de la puissance. Il semble bien qu'il faille renoncer ici à toute conciliation et que la « philosophie du contradictoire » aboutisse à un « contradictoire de la philosophie ». — Dans l'abondante littérature nietzschéenne, cette étude mérite une attention particulière.

RENÉ SCHAEERER.

JACQUES SOJCHER: *Nietzsche. La question et le sens. Esthétique de Nietzsche*. Paris, Aubier-Montaigne, 1972, 318 p.

Ce livre se compose d'une introduction, suivie d'un choix de textes présentés dans les deux langues : français et allemand. Parfois les traductions existantes sont reprises, parfois l'auteur offre sa propre traduction. — M. Sojcher, dans son introduction, tire Nietzsche du côté de l'ésotérisme : il le lit avec les yeux de Heidegger et transpose le résultat de sa lecture dans une langue où la métaphore devient signifiante : le grattage, le démembrement, la précipitation de la figure. — J'avoue avoir peine à comprendre ce nouveau langage, mais je vois bien aussi combien il est difficile de *dire* ce qui fait le fond de la pensée de Nietzsche, et de son « esthétique ». — Les traductions proposées par l'auteur sont toutefois sujettes à caution : p. 226, je ne suis pas sûr que « ich machte aus meinem Willen zur Gesundheit, zum *Leben*, meine Philosophie » soit rendu exactement par « je constituai ma philosophie de ma volonté de santé et de vie... ». Plus bas, à la même page, « ob » ne peut pas être traduit par « si », mais doit l'être par « que ». P. 232, au bas, le mot « gleichgültig » n'est pas adjectif, mais adverbe. P. 264, je doute que « Dichtung » soit justement traduit par « poème ». — Le propos global de l'auteur engage à la sympathie : il est vrai que le contact avec les choses du beau amène à « perdre pied » ; il est vrai que, théorisant, nous faussons l'œuvre et son sens. Mais le problème véritable ne serait-il pas d'inaugurer une nouvelle façon de connaître le sens, et de réformer à cet effet l'entendement plutôt que de forcer la métaphore ?

J.-CLAUDE FIGUET

PHILOSOPHIE
CONTEM-
PORAINE

Lexikon der Sexualerziehung für Eltern, Lehrer, Schüler. Edité par T. Brocher et L. von Friedeburg. Stuttgart, Kreuzverlag, 1972, 771 p.

Cet ouvrage a été élaboré dans le cadre de l'effort de la Conférence des ministres de l'instruction publique et des cultes de l'Allemagne fédérale pour promouvoir l'éducation sexuelle de la jeunesse en âge scolaire. Bien que nous n'ayons pas eu l'occasion de l'utiliser, cet ouvrage nous semble être un remarquable instrument didactique, en particulier dans la mesure où sa forme correspond aux objectifs pédagogiques de ses auteurs. — Tout d'abord, le langage est suffisamment simple pour qu'il soit également accessible aux maîtres, aux parents *et aux élèves* (âgés de plus de 16 ans). Les auteurs montrent ainsi clairement que l'éducation sexuelle est une œuvre commune qui réclame la participation de tous les partenaires. Puis, ce lexique se présente sous la forme d'un petit dictionnaire où les quelque 100 articles renvoient abondamment les uns aux autres. Ainsi l'utilisateur se rend rapidement compte que chaque élément

de la vie sexuelle suppose une information qui ne peut être interprétée qu'à la lumière d'autres facteurs. Le savoir sexuel renvoie toujours à des questions fondamentales de notre existence dans la société actuelle. Enfin, cette œuvre est collective (plus de 30 collaborateurs de différentes disciplines ont été associés); elle peut donc parfaitement servir à initier au niveau secondaire à l'étude interdisciplinaire dans les sciences humaines.

PIERRE FURTER.

GERD WOLANDT : *Idealismus und Faktizität*. Berlin, Walter de Gruyter, 1971, 287 p.

Gerd Wolandt avait vingt ans en quarante-huit. Il représente donc assez bien la génération des philosophes d'après-guerre, cherchant leur voie dans les décombres non seulement d'un certain type d'Etat, mais d'une mode philosophique marquée par les grands de l'entre-deux guerres, Husserl, Scheler, Heidegger. Professeur à Bonn dès 1967, il y enseigne actuellement à titre d'*ordinarius* l'histoire générale de la philosophie en Allemagne, et la philosophie générale. On sent chez lui le souci de renouer avec la tradition que les grands ténors avaient un peu effacée, celle du début de ce siècle (l'Ecole de Marburg notamment), celle des marginaux qui ont œuvré un peu à l'écart de la grande scène, Nicolai Hartmann ou R. Hönigswald (dont Wolandt a édité ou co-édité les œuvres posthumes). — Cela se marque dans le thème des divers articles groupés dans ce livre. Malgré leur dispersion due au fait qu'ils sont presque tous des articles de circonstance, ils cherchent à concilier les deux anneaux rappelés plus haut, la tradition systématique et l'éclat du particulier et du singulier si prononcé chez Heidegger. L'articulation du système en discipline cognitive, pratique et esthétique est fondée à nouveau dans les divers partis de la conscience, mais à chaque fois, l'attention porte sur ce qui résiste, ce qui s'oppose, sur l'incoordonable, dirait Gourd, sur la facticité. Elle est plus prononcée dans le domaine cognitif, où la conscience rencontre un autre qu'elle ne parvient pas à réduire entièrement; elle n'est pas absente dans l'attitude pratique, où le sujet se détermine lui-même, mais en fonction de circonstances qui limitent sa liberté et la structurent; elle résiste dans l'esthétique, qui est ici à nouveau hautement revendiquée, contre l'histoire de l'art, comme discipline *philosophique* (l'auteur a du reste publié un livre précédent sur la « Philosophie de la poésie »). A cet égard, c'est tout un système que nous livre Wolandt dans le troisième essai de sa première section (il s'intitule: le monde de la forme). La deuxième section concerne la théorie des sciences, et l'on y notera un chapitre étendu sur le fondement des sciences morales. La troisième section reprend l'aspiration de l'ontologie, et comprend un essai sur l'Unité, ainsi qu'une description de l'accession de Hartmann à l'ontologie. La dernière partie du livre réunit 4 études sur l'esthétique, dont l'une souligne l'actualité de l'esthétique de Hegel.

PHILIPPE MULLER.

TRIGG ROGER : *Reason and Commitment*. Cambridge, University Press, 1973, 70 p.

L'auteur, lecteur de philosophie à l'Université de Warwick, s'interroge sur ce qui fonde nos certitudes ou nos croyances fondamentales, ce qui justifie nos engagements dans le domaine de la morale, de la religion et de notre connaissance du monde extérieur. Refusant de s'arrêter à l'alternative qui oppose le subjectivisme, le relativisme des conventions et de l'arbitraire des systèmes

« incommensurables », l'impossibilité de « traduire » un langage dans un autre langage — sa critique s'adresse ici à Wittgenstein, Kuhn et Quine — et l'idéal d'une raison ou d'une vérité universelle, il s'engage dans la description de systèmes conceptuels qui définissent leurs propres normes de rationalité. La notion d'objectivité prend alors un sens nouveau : loin de recouvrir l'idée d'un fondement extérieur en soi (« We ourselves cannot say what is reality like independently of our conceptions of it » — p. 168) mais rendue nécessaire, dans le champ de la pratique par la distinction entre l'ignorance et la connaissance et par la possibilité même de communiquer, elle se voit donner un contenu à travers une réflexion sur le langage, dont une des fonctions est d'énoncer du vrai, dont une des structures est la distinction entre l'assertion et la négation et dont la faculté même d'être compris implique l'hypothèse d'un monde objectif qui rende possible un quelconque test de ce qu'énonce autrui.

MARIE-JEANNE BOREL.

LOUIS MILLET : *Perception, imagination, mémoire*. Paris, Masson, 1972, 216 p. — NICOLAS GRIMALDI : *Aliénation et liberté*. Paris, Masson, 1972, 240 p. — MICHEL-PIERRE EDMOND : *Philosophie politique*. Paris, Masson, 1972, 200 p.

Ces trois ouvrages sont les premiers d'une collection destinée aux étudiants des deux premières années des Facultés des lettres. Selon l'avant-propos, les auteurs ne prétendent être ni des philosophes qui font la pensée ni des essayistes soumis aux caprices de la mode, mais des professeurs de philosophie. Ils réagissent contre « l'illusion selon laquelle la vraie philosophie résiderait désormais en dehors de la philosophie », dans les sciences humaines, la logistique ou la linguistique, et estiment que la pratique des grands philosophes contribue d'une manière irremplaçable à faire comprendre « le sens, la portée, l'enjeu de ce qui se dit ou se fait autour de nous ». Leur propos est donc de faciliter l'accès à la recherche actuelle en développant une connaissance solide de la tradition. — D'un autre côté, ces ouvrages se défendent d'être des manuels offrant un savoir tout fait et veulent susciter l'initiative des étudiants. A cette fin, chaque chapitre comporte d'une part un texte constituant un exemple de traitement philosophique d'une question, qui peut être lu comme une méditation originale, et divers instruments de travail : bibliographie, extraits de philosophes, de savants ou d'écrivains, thèmes de recherches.

ANDRÉ VOELKE.

BLACKBURN SIMON : *Reason and Prediction*. Cambridge, University Press, 1973, 171 p.

Thèse de doctorat dirigée par A. Ayer et M. Hesse, cet ouvrage a pour thème le problème logique et épistémologique du raisonnement par induction qui, comme on peut aisément s'en apercevoir, n'a pas d'importance qu'en science mais joue également un rôle considérable dans l'activité rationnelle « naturelle », comme « pont » entre notre expérience fragmentaire et l'ensemble beaucoup plus vaste de nos opinions et de nos croyances en des régularités. Mais par opposition au raisonnement démonstratif, il se laisse difficilement formaliser et la question se pose de son fondement ou des conditions de sa validité. Or cette question n'a jamais été posée clairement jusqu'ici : tantôt on l'a limitée au domaine de la méthodologie des sciences, tantôt on n'en a vu que l'aspect

strictement formel (théories des probabilités), tantôt, comme le révèlent certaines théories récentes (Strawson, Von Wright, Edward), on y a vu un type spécifique de connaissance mais sur lequel le discrédit reste jeté, compte tenu de l'impossibilité dans laquelle on se trouve d'en donner une théorie unifiée. Il s'agit donc d'analyser de manière attentive le concept de raison, au sens où « fournir une raison » impose à un processus de raisonnement qu'il soit digne de confiance. Ainsi, connaître les conditions de vérité des prémisses et de la conclusion, ce qui permet d'affirmer qu'elles sont vraies ensemble, conduit à une analyse de la ressemblance, de la synonymie (l'auteur fournit ici une solution originale au « paradoxe de Goodman »), dont le fondement ne relève nullement des seules conventions linguistiques. De même, un traitement formel en termes de probabilités ne suffit pas à rendre compte de ce qui constitue la « fiabilité » d'un raisonnement inductif : celle-ci apparaît beaucoup plus fondée sur le succès de la prédiction qui, lui, fait appel au « principe d'indifférence » dont l'importance semble capitale, quoi qu'aient pu en penser les logiciens modernes (Kneale).

MARIE-JEANNE BOREL.

Value and Valuation. Axiological Studies in honor of Robert S. Hartman. Ed. by J. W. Davis. Knoxville, The University of Tennessee Press, 1972, 344 p.

Robert S. Hartman, professeur de philosophie à l'Université du Tennessee et à l'Université nationale de Mexico, s'efforce depuis une trentaine d'années de développer une science des valeurs, à laquelle il a consacré de très nombreux travaux. On ne pouvait mieux faire, pour célébrer son 60^e anniversaire, que de lui offrir un volume groupant vingt-trois contributions à l'étude du problème axiologique. Bien souvent, les recueils de mélanges manquent d'unité et rassemblent sous un titre commun des textes fort disparates. Ce n'est heureusement pas le cas du présent volume. Les textes y sont disposés selon un ordre correspondant aux articulations fondamentales de la théorie des valeurs de R. S. Hartman, et le lecteur trouve l'explication de cette structure dans la préface de J. W. Davis, ainsi que dans l'avant-propos, où H. N. Wieman expose fort clairement l'axiologie hartmanienne. Le classement adopté comprend les rubriques suivantes : 1. Nature et logique de la valeur. — 2. Problèmes de méthodologie. — 3. Types de valeurs : valeurs intrinsèques, valeurs extrinsèques, valeurs systémiques. Une bibliographie donne la liste complète des publications de R. S. Hartman, et un index très complet permet de se repérer facilement dans ce volume. En pénétrant dans cet ensemble de travaux, le lecteur français prendra contact avec des aspects importants de la philosophie anglo-saxonne et constatera que l'axiologie y tient une place de premier plan. Mais il trouvera aussi quelques études de philosophes européens dont l'intérêt pour cette discipline est bien vivant, en dépit du discrédit où d'autres la tiennent. A ce propos, signalons au moins la contribution de M. D. Christoff, *Value of Authenticity and Value of Revelation of the Sign.*

ANDRÉ VOELKE.

REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSES STRASBOURG

Abonnements

Association Publications Faculté Théologie Protestante, Strasbourg. c.c.p. Strasbourg 1356-45. Et Presses Universitaires de France, 108, Bd Saint-Germain, Paris VI^e, c.c.p. Paris, 392-33.

Communauté française	30 F.f.
Etranger	35 F.f.
Prix du numéro séparé	9 F.f.

SOMMAIRE

G. W. TROMPF : <i>La section médiane de l'évangile de Luc : l'organisation des documents</i>	141
JEAN-DANIEL DUBOIS : <i>La figure d'Elie dans la perspective lucanienne</i> .	155
JEAN BAUBÉROT : <i>L'anti-protestantisme politique à la fin du XIX^e siècle, II : Les principaux thèmes anti-protestants et la réplique protestante</i> .	177

Études critiques

ROGER MEHL : <i>La réconciliation des ministères est-elle déjà possible ?</i> . .	224
JEAN-PAUL WILLAIME : <i>Religion et conflit</i>	229
LAZARE LINDAU : <i>Histoire des Juifs en France</i>	246

Revue des livres

I) <i>Histoire des religions</i> , par J.-M. HORNUS, L. MOLET, A. SARG . . .	265
II) <i>Sciences bibliques</i> , par J.-F. COLLANGE, J.-C. INGELAERE, A. MARX, A. MOLDA	269
III) <i>Philosophie, Dogmatique et Morale</i> , par D. FISCHER, P. KEMP, J.-P. KLEIN, R. MEHL, A. MODA, G. SIEGWALT, G. VAHANIAN . . .	277
IV) <i>Ecclésiologie</i> , par V. VAJTA, A. VENDITTI, R. VÆLTZEL	288